LE BUREAU DE LA NOUVELLE-ORLEANS
est ouvert de 7 à 9 du soir.
NOUVELLE-ORLEANS :
JEUDI MATIN, 22 AVRIL.

FEUILLETON.

LES ASSASSINS DU LIBAN,
ROMAN HISTORIQUE.
PAR HENRI ALGU.

PREMIERE PARTIE.

LES VOLEURS DE FEMMES.

I.
LE KAIRE SOUS LES MAMELOUKS.

Dans une obscure boutique de Kaire, le barbier Ibn Hani, tout en filant son rasoir, disait à son voisin Kebir dont il s'appelait dans le moment à rafraîchir la mention, après lui avoir tondu le crâne autour de la petite touffe de cheveux de rigueur :

—Par Allah ! c'est vrai, sidi El Hécham ! El sanaïa a vient hypocrite Abou Chaufara, le sentin, dont le nez dédé et qui peut nous entendre de l'autre côté de la porte qu'il a décidément cholète pour en savoir le vous en raconterais de belles, seigneur Maggrebin, sur le compte de ces beys mamelouks !

—Parlez, Ibn Hani ! répondit celui qu'on appelait le Maggrebin. Le derwiche ne paraît vraiment qu'à réciter ses prières.

—Vous croyez ? Je ne m'y fie pas, moi. C'est un rusé coquin. Vous êtes étranger : vous ne le connaissez point.

—Et que me direz vous des beys ?

—Demandez un peu, sidi El Hécham, à ces gens vaisins, mes pratiques, ce qu'ils en pensent.

Le barbier montrait plusieurs graves personnages assis contre le mur sur des nattes de Syrie, et attendant leur tour pour être rasés. Ils fumaient et jouaient nonchalamment avec leurs longues pipes (pantoufles).

—Eh, demanda-t-il leur, reprit le barbier, un des plus réputés du quartier, en qu'ils pensent de ces Mamelouks, qui ra croient sont parmis dans notre malheureuse Egypte, volent leurs meilles aux fellahs, extorquent des piastres aux marchands, enlèvent toute belle esclave qui leur plaît, et par-dessus encore....

—Nous font donner la bastonnade par leurs cynétiques, interrompit l'une des pratiques d'Ibn Hani. Témoin, l'autre jour, Hassan Hadji, le riche orfèvre du bazar Nâhhadeyn, qui venait d'acheter à l'oyaut (marché des ciel) la belle jeune esclave syrienne, belle comme une houri, légère et gracieuse comme une gazelle....

—Vous l'avez vue sans son voile, sidi Othman ! demanda un petit vieillard au teint fleuri, et fort blanc d'ailleurs.

—Hé ! n'était-elle pas à vendre ? Je me trouvais à l'oyaut, quand le marchand, pour faire valoir la marchandise, la montrait au pieu. Hassan, qui envoya ensuite, la lui donnerait, non vingtaine de cierges à notre grande mosquée....

—Les mahométans comptent par lunes, et non par mois.

—Un saint homme ! fit un des assistants.

—Hassan, avec son trésor, qu'accompagnait une vieille femme vendue comme appoint, traversait la place de Birket el Fil, lorsque le poète Ibrahim le rencontra.

—Ibrahim, le bey des Mamelouks ?

—Lui même. Sur un signe du bey, les officiers de sa suite se jetèrent sur l'orfèvre, et comme l'orfèvre criait et protestait, le bey fit bastonner l'orfèvre.

—C'est cela, ni plus ni moins qu'un nègre.

—Sans tui égard pour son titre de hadji, de sunnite.... car sidi Hassan a visité le tombeau de l'Prophète. Ibrahim bey n'y regarde pas de si près. Pourvu qu'il vole et se gorge d'or, n'est tout ce qu'il lui faut.

—Le mécréant ! Que le feu de la Géhenne le dévore !

—Mais ce n'est pas tout. Ecoutez le plus grand.

—Quoi encore, sidi Othman ? demandèrent-ils.

—Survint Mourad bey, au moment où deux nègres et sidi Kaïd conduisaient l'esclave au bureau d'Ibrahim, dans son splendide palais de la place Lokeykeli. Mourâb arracha le voile de la Syrienne, et, étonné de sa beauté, il en devint aussitôt amoureux.... Vous connaissez tous Mourâb bey.

—Eh, oui ; longuement comme le vent du Kamsin, quand il souffle des déserts du Soudan, siffle comme un chacal qui tient un os entre ses dents.

—Il voulait l'esclave pour lui. On se disputa, on fut prêt à tirer le cimeterre....

—Ah ! l'histoire se complique.

—Mais les crocodiles de la Thébaïde se mangent entre eux ! D'ailleurs Ibrahim ne tient pas à l'esclave, mais seulement au profit qu'il en tirera, soit en la vendant. Tout fait par un arrangement.

—Lequel ?

—On résout de mettre la Syrienne en lieu sûr et neutre, et de la jouer aux échecs.

—Et lequel des deux gagna ?

—Il paraît que la partie dure encore. Les deux beys sont de rudes et habiles joueurs.

—Mais on conduit la belle esclave ?

—Elle est confiée à un *kachef* (officier subalterne), qui l'a enfermée dans sa maison de la rue Khalidjar et Sebaa, avec la vieille femme, la nourrice de la belle Syrienne, avec deux eunuques et toute une suite d'odalisques, envoyées par les deux beys-joueurs. Elle y est, attendant que la partie commencée décide si elle sera la sultane de Mourâb ou celle d'Ibrahim.

—Sait-on le nom de cette rare et vertueuse beauté gardée ?

—Hassan m'a dit qu'elle se nommait Zaïra.

—Il existe encore un dernier nom, le Maggrebin. Il faut faire faire un masque de bronze à ce temple de magasins et de petites chambres à usage des marchands étrangers visitant Kaïre.

—Oui, mais je songe à changer de logis.

—Voyons le nom demandé pourquoi, sidi Maggrebi.

—Un quartier est menacé, dit on, depuis que l'ami anglais Belzoni, prétend qu'on bâtit à l'ouest, a annoncé la prochaine arrivée d'une autre sans cesse.

—La Butte des Français !

—Ou quelque chose de pareil, mais plus ancien. Il est avancé dans le pays des beys, dans leur ville même, une avanie de 6,000 piastres ; on prétend que de les faire arriver tous leurs trésors, leurs femmes et leurs enfants, et de les mettre dans l'enceinte (la citadelle) sur le Mokattam.

—Appelle avanie, dans l'Orient, les impositions que les pachas les beys ou autres chefs de pays, mettent arbitrairement sur leurs sujets.

—Dans la citadelle ! c'est aide à partie Abou Chaufara, le représentant de cadiun de Siam, qui m'en a parlé ! Mais le pachas ne consentiront à cette avanie et à cette mesure, si ce n'est l'effroi dans tout le pays.

—Allah est grand ! se contenta de répondre le Maggrebin.

Pour le moment le barbier et le pachas Abou Chaufara, qui intriguait sans cesse, quitta la boutique.

Ce personnage Maggrebin, qui intriguait sans cesse, le barbier et ses pratiques, était un homme de quarante et quelques années, de haute taille et aux traits bien accentués ; son front était ouvert et franc, bien que mitigé par la coloration digne et presque solennelle qui convient à tout bon musulman, le rendant sympathique à quiconque entrait en rapport avec lui. Toutefois, son expression de mélancolie voilait par moments son cœur impuissant et ardent sous le maintien réfléchi et composé, qui est la physionomie de convenance des Orientaux.

Il était vêtu d'un *caftan*, ou vaste de soie violette rayée, et d'une longue calotte (ou drap) rouge, avec un turban, ou pelagrin, bleu à la couleur de laine rouge.

La boutique du barbier Ibn Hani, dans laquelle il est en ce moment, est située dans une des rues les plus étroites et les plus tortueuses du Kaire.

Dans la citadelle, c'est aide à partie Abou Chaufara, le barbier.